

LES HAUTEURS DE LA VILLE

EMMANUEL ROBLÈS

LES HAUTEURS DE LA VILLE

Avant-propos de Louis Gardel

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain Rolland, Paris XIV^e

ISBN : 978-2-02-108426-9

© Éditions du Seuil, 1960, 2012 pour la présente édition

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Au souvenir de mon ami,
Ahmed Smaïli*

Pour saluer Emmanuel Roblès

Les Hauteurs de la ville, qui a obtenu le prix Femina en 1948, a installé d'emblée Emmanuel Roblès au rang des écrivains marquants de l'après-guerre.

Né à Oran en 1914, dans un milieu modeste, d'origine espagnole comme beaucoup de Français d'Algérie, rien, *a priori*, ne le destinait à une carrière littéraire, sauf sa sensibilité, sa générosité, son extrême attention aux humiliés de la vie et aussi, et surtout, sa curiosité ouverte sur le monde.

À la fin de sa vie, il me racontait qu'enfant il allait regarder les bateaux qui mouillaient à Oran, se renseignait sur leur provenance et leur destination, et ne rêvait que de s'embarquer à la découverte d'horizons nouveaux. C'étaient ses plus précieux souvenirs. Il y revenait sans cesse, comme il revenait sur ses aventures de correspondant de guerre, au cours desquelles il avait failli perdre la vie à plusieurs reprises. Il s'était battu pour libérer l'Italie des fascistes et des nazis aux côtés des tirailleurs algériens, ses « frères de soleil », selon sa belle expres-

sion. De cet engagement, il ne tirait pas gloire. C'était à ses yeux la moindre des choses. S'il rendait hommage à l'héroïsme de ses compagnons d'armes, défenseurs d'une patrie qui n'était pas tout à fait la leur, il racontait à la blague les dangers que lui-même avait courus.

De même, grand voyageur, invité aux quatre coins du monde à l'occasion des traductions de son œuvre ou des représentations de ses pièces de théâtre, il se gardait bien de se vanter des hommages qu'il avait reçus et évitait, à son retour à Paris, de se lancer dans des leçons de géopolitique. Il avait rencontré des hommes et c'est d'eux qu'il parlait, qu'ils fussent chinois, indiens, africains, nord- ou sud-américains ; des êtres singuliers, qui chacun méritait intérêt et respect. Roblès s'intéressait aux hommes à hauteur d'homme et son univers littéraire est ancré dans cet humanisme concret.

On a salué dans *Les Hauteurs de la ville*, écrit juste après la Seconde Guerre mondiale, la prémonition du soulèvement des Algériens contre le colonialisme qui ne devait prendre forme historique qu'en 1954, pour aboutir à l'indépendance en 1962. On ne peut oublier cet aspect politique. Ce n'est pas pourtant ce qui donne au roman la force qu'il a gardée aujourd'hui, alors que l'Histoire a été écrite. L'essentiel repose sur la justesse des sentiments qui animent les personnages, tout particulièrement l'humiliation qui ronge Smaïl, et sur la précision avec laquelle Roblès a imaginé des situations à la fois très réalistes et très dramatiques qui révèlent

la complexité des protagonistes et les rendent proches des lecteurs.

Il faut souligner aussi l'honnêteté avec laquelle il a traité le petit peuple des pieds-noirs. Écrivain engagé, Roblès n'est jamais manichéen. En ce sens, il a toujours été dans le camp des justes, du côté de Camus.

Mais c'est, à mon sens, l'écriture d'Emmanuel qui assure à ce roman et à ses autres œuvres leur puissance de vie. Une écriture sans afféterie, sobre et lumineuse, qui parle directement au lecteur et possède une capacité rare de suggestion. Les scènes sont là et on est tout de suite dans les scènes.

Bien que romancier et dramaturge internationalement reconnu – sa pièce *Montserrat* a été montée dans des dizaines de langues –, membre de l'académie Goncourt, directeur de la collection « Méditerranée » aux Éditions du Seuil, où il a publié et fait découvrir au public français des auteurs maghrébins, italiens, grecs, espagnols, Roblès n'a jamais voulu faire partie du sérail littéraire parisien. Le snobisme et l'arrivisme n'étaient pas son fort. Il ne buvait que de l'eau, ne confiait pas volontiers ses malheurs et ses blessures, ne jouait pas les grands écrivains. Il était le plus proche ami d'Albert Camus mais ne mettait jamais en avant cette prestigieuse fraternité, pas plus qu'il ne manifestait l'ombre d'une jalousie. Roblès avait – et on le retrouve dans son œuvre – la fierté modeste d'un paysan espagnol. Il ne sortait de son effacement que pour défendre de justes causes ou aider un jeune écrivain dont il avait deviné le talent. C'était

LES HAUTEURS DE LA VILLE

un homme solide, fidèle au petit garçon d'Oran enraciné dans sa terre et toujours prêt à partir à la rencontre de ses frères.

Louis Gardel

À l'époque où il fut écrit, c'est-à-dire dans les années 1946-47, ce récit avait le dessein de témoigner sur un aspect du désarroi qui tourmentait alors de jeunes Algériens. Il voulait également illustrer certaines aspirations, nées avec plus ou moins d'élan et de clarté, au feu des événements qui transformaient le monde. Comment, en particulier, ne pas reconnaître que, pour beaucoup de ces jeunes hommes, l'exemple de la Résistance française a été décisif ?

En mai 1945, je me trouvais du côté de Stuttgart lorsque me parvinrent les premières rumeurs de la révolte algérienne dans le Constantinois. Un immense incendie s'éteignait à peine en Europe. Un autre s'allumait dans mon propre pays de l'autre côté de la mer. S'il n'était pas de même proportion, ses flammes en avaient le même rougeoiement de malheur.

À mon retour en Algérie, l'année suivante, ce que j'ai constaté là-bas m'a fait vivre dans la certitude que le brasier noyé un an plus tôt dans le sang de milliers de victimes reprendrait, plus dévorant. On tue les hommes, on ne tue pas l'idée pour laquelle ils acceptent de mourir, chacun de nous le sait.

Aux jeunes Algériens, l'avenir n'offrait aucun espoir. L'esprit, comme les structures mêmes du régime colonial, les destinaient à buter contre un mur, sans la moindre possibilité de percée, d'ouverture sur un monde plus équitable. Une découverte de ce genre conduit déjà, presque à coup sûr, à la violence. Mais elle s'est complétée, pour les meilleurs, d'une connaissance précise des forces qui, au mépris de toute justice, maintenaient ce mur.

Six ans à peine après la publication des Hauteurs de la ville, l'Algérie prenait son visage de guerre. Par milliers, des Smaïl, décidés à conquérir leur dignité, ont surgi du fond de leur nuit, la torche au poing.

À leur cri ont répondu, dans l'autre camp, des Montserrat qui, pour avoir douté de la légitimité du combat dans lequel la France les engageait, expient dans les prisons de Casabianda ou de Constantine.

Qu'on me croie, je ne cite pas mes personnages par complaisance tant je suis convaincu que tout écrivain, pour peu qu'il nourrisse sa création de vérité humaine, sait qu'il rencontrera tôt ou tard, à certains tournants de la vie, ses propres créatures, celles de « chair et d'os » dont se préoccupait Unamuno et qui « pèsent sur la terre ».

Mais si j'ai réuni, ici, Smaïl et Montserrat, c'est qu'ils sont, à mes yeux, sortis tout brûlants d'un unique foyer : celui où la conscience de l'homme forge sa résistance à la plus grande défaite qui la menace et qui est sa négation même.

E. R.

Juillet 1960

Première partie

I

Lundi soir.

L'un de mes agresseurs me poussa brutalement dans la pièce. La porte claqua derrière moi et je sursautai. Je faillis même me retourner. Comme je restais près de l'entrée à me frotter les poignets, d'une bourrade on me fit avancer jusque devant le bureau. Alors je vis Almaro. Il me regardait fixement, accoudé sur l'écritoire, le porte-plume levé. Je le reconnaissais bien. Il avait grossi. La lumière de la lampe à globe vert lui donnait un teint de malade, lui mettait des taches d'ombre sur le nez, le front, lui composait un masque dont les yeux durs et brillants me fascinaient. Sous cet éclairage, ils m'apparaissaient soudain comme détachés de la tête, libres, semblables à ces yeux de verre à la devanture d'un opticien qui me troublaient toujours.

Lui aussi devait me voir éclairé par-dessous, et peut-être ne me reconnaissait-il pas à cause de mes lèvres écrasées et de ma paupière gauche toute gonflée. Ils avaient

cogné dur, les types qui m'avaient surpris à lacérer leurs affiches. Ils se tenaient, en ce moment, derrière moi, immobiles, et je les entendais renifler.

Almaro continuait à m'observer silencieusement. Il avait mis une main devant sa bouche et, les sourcils froncés, il semblait chercher dans sa mémoire où il avait bien pu me rencontrer.

Je respirais vite. Mais je tentais de dominer mon excitation, de rester calme. Puisque j'étais pris, l'essentiel, à présent, était de bien me comporter devant mes adversaires, de bien peser leurs questions et mes réponses. Et surveiller ma voix. Dans les moments d'émotion, elle avait tendance à se casser, à éclater soudain en un son nasillard. Éviter de donner à sourire. Ce ne serait pas si facile déjà, avec mon visage tuméfié. La mâchoire supérieure, surtout, me faisait souffrir. Une douleur en éventail me montait jusqu'au cerveau. Impression d'avoir un trou béant sous la joue par où entrerait un air brûlant. Douleur derrière la tête aussi, vive comme celle d'une plaie ouverte.

J'attendais.

Dans cette pièce encombrée de meubles cirés et luisants avec ses tentures sombres et ses tapis, je prenais conscience que j'étais réellement prisonnier, que je ne disposais plus de moi, que ces hommes pourraient m'injurier, m'enfermer, me battre et que toute révolte serait vaine. Absolument vaine. Cette idée m'indigna. Je n'avais pas peur du passage à tabac qui m'attendait mais je ne parvenais pas à me résigner, à accepter définitivement ma défaite.

Le silence d'Almaro commençait à me communiquer un certain malaise. Qu'est-ce qu'il me préparait ? Comment me punirait-il ?

On l'avait prévenu. Il savait déjà que je « m'amusais » à déchirer sur les murs de la ville, ses affiches, ses belles affiches grises et bleues, à grandes lettres rouges. Elles appelaient les ouvriers algériens à s'engager pour le travail en France, dans l'Organisation Todt.

Moche, la manière dont j'avais été pris.

À un coin de rue, une auto qui s'arrête. Deux types en descendent qui se jettent sur moi. J'étais occupé à mettre en morceaux, à coups de canif, une affiche fraîchement collée. Je m'attendais si peu au choc que je pliai, tombai à genoux. Assommé, bien entendu, et par un spécialiste. Il me sembla que mon crâne explosait. J'étais revenu à moi juste au moment où l'auto ralentissait pour se ranger devant la villa. Mes idées n'étaient pas encore en place et il me restait un sale goût de vomi dans la bouche. On m'avait immédiatement traîné jusqu'ici, devant Almaro. Almaro, épais, compact, menaçant. Depuis longtemps, je pensais que je me retrouverais un jour en face de cette canaille qui travaillait pour la commission italo-allemande.

Soudain, une sirène de navire siffla, longuement : un appel triste et oppressant. Est-ce cela qui tira Almaro de sa méditation ? Il se renversa en arrière. Devant lui, une feuille blanche devint éblouissante comme un réflecteur d'email.

– Comment t'appelles-tu ?

Ton neutre.

Je ramenai en avant mes mains que j'avais, jusqu'à présent, tenues croisées derrière le dos. Elles me gênaient. Je les mis dans mes poches. C'était mieux. Cela me donnait une attitude plus désinvolte, plus détachée. Je dis :

- Smail.
- Nom patronymique ?
- Ben Lakhdar.
- Le fils du droguiste qui est mort il y a deux mois ?
- Oui.

Il m'avait reconnu.

Il se tut, alluma une cigarette. La fumée monta, en remous lents et gris dans la clarté vive de la lampe. Je n'avais pas vu le paquet, mais je reconnus le parfum du tabac. Tabac anglais. Contrebande par Tanger, Oujda, Tlemcen. J'étais renseigné.

Ce parfum me rappela avec une intensité curieuse l'image de la forêt du côté de Lalla-Marnia, forêt qu'il faut traverser loin de la voie, après la frontière marocaine, par des sentiers peu connus des douaniers et des gardes mobiles. Je revoyais distinctement les arbres, les chênes-lièges, les arbousiers et leurs baies rouges...

- Qu'est-ce qu'on me dit ? Que tu déchires mes affiches ?

Le même ton neutre. La même voix épaisse et calme. Il n'était pas pressé. Naturellement, il finirait par me demander pour qui je travaillais. Et tout irait très mal si je soutenais que je sabotais leur propagande de ma seule initiative. C'était cependant la vérité.

Son « Qu'est-ce qu'on me dit » faillit me faire ricaner. Il me rappela mon ancien maître d'école. Lui aussi

commençait ses interrogatoires par ce même « Qu'est-ce qu'on me dit ? ».

– Qu'est-ce qu'on me dit ? Que tu as cassé les carreaux chez la mère d'Abdallah ?

Et ça se terminait toujours par des gifles. Je regardai longuement Almaro sans répondre. Et que pouvait-on d'ailleurs répondre à une pareille question ?

Il m'observait derrière son voile de fumée. Parfois, il le chassait en agitant mollement la main devant son visage.

Cette main portait une chevalière à gros brillant, qui scintillait à chacun de ses gestes. C'était le genre de chevalière qui ravit les souteneurs du quartier de la Marine.

Peut-être crut-il que je gardais un silence embarrassé de gamin pris en faute ? Il ajouta d'un air sévère, avec le ton sarcastique d'un pion qui a déjà choisi la punition la plus cruelle pour le coupable et qui ménage ses effets :

– Ah ! tu t'amuses à déchirer mes affiches ?

Il avait appuyé sur le possessif. « Ses » affiches. Mon crime était grand. Je m'attendais à quelque chose comme :

– Eh bien, mon vieux, tu vas le payer cher ! ou bien : tu vas apprendre ce que coûtent ces plaisanteries...

– Tu travailles toujours au garage Moretti ? dit-il.

Ça, c'était inattendu. Je répondis machinalement :

– Toujours.

Il avait dû apprendre ce détail par mon père. Mais qu'est-ce que cela voulait dire ?

Il prit un canif et se mit à nettoyer ses ongles avec un détachement qui commençait à m'agacer. Derrière moi, les deux types attendaient, patients. L'un d'eux s'agita.

Aux craquements du briquet je devinai qu'il allumait aussi une cigarette. Almaro avait la tête légèrement inclinée en avant de sorte que je voyais sa calvitie, en arrière d'une zone de cheveux grisonnants. Cette tache rosâtre me répugna comme s'il s'était agi d'une maladie sale. Je songeai aux photographies d'un Larousse médical que j'avais feuilleté, un jour, au chapitre des affections du cuir chevelu. Une dégustation ! Mais Almaro leva le nez, me regarda fixement, comme s'il devinait mes pensées. Je faillis baisser les yeux. Il me demanda :

– Quel âge as-tu ?

– Dix-neuf ans.

Ce chiffre parut l'étonner. Je savais que je paraissais plus jeune encore, à cause de ma maigreur sans doute.

Il se remit à curer ses ongles. Je le haïssais. Je devais serrer les dents pour ne pas céder à l'envie de l'injurier. Je le faisais intérieurement.

Cela me soulageait et freinait ma tentation de bondir, de saisir la table, de la renverser sur Almaro.

Ce qui n'aurait abouti à rien. J'étais bien gardé.

Mes lèvres me cuisaient doucement. J'avais encore dans la bouche le goût un peu sucré du sang. Le plus ennuyeux c'était ma paupière gonflée qui me gênait pour voir et qui devait me faire une tête idiote, comique, une tête de chien de carte postale avec la classique tache ronde sur l'œil. Almaro, lui, avait une face large et des rides profondes qui s'inscrivaient durement de chaque côté du nez, encadraient la bouche épaisse. Un mufle. Il avait un

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2012. N° 108106
Imprimé en France